

# Un entretien avec... FILIP LAZAR

La musique est une amitié, sans doute. Ce qui ne veut certes pas dire que l'amitié règne toujours entre les musiciens. Exemple exception : une solide amitié liait Pierre-Octave Ferroud et Filip Lazar.

Lorsque je fus interviewer Ferroud pour le *Guide*, c'est avant tout de Lazar qu'il me parla. Et lorsque je fus, il y a quelques mois interviewer Lazar, c'est de Ferroud qu'il me parla avant tout.

On n'ignore pas dans quel tragique accident Ferroud disparut, voici trois mois à peine. Depuis, Lazar, dont la santé avait été longtemps chancelante, avait dit plusieurs fois : « Je ne serai pas long à le suivre... » Il voulut, par ces premiers jours de novembre consacrés au souvenir, se rendre sur sa tombe. Il y prit froid.

Et moins de quarante-huit heures plus tard, Filip Lazar avait rejoint son ami.

Nous étions depuis un an ou deux, habitués à revoir de façon plus suivie sa haute silhouette parmi le petit bataillon de ceux qui, de salle de concert en salle de théâtre, suivent les pas parfois chancelants de la musique vivante. Longtemps, ces apparitions avaient été brèves. Arrivé de la veille, il repartait le lendemain, le surlendemain tout au plus tard, pour cette Engadine, où l'air purifié par la neige et le gel lui était respirable. Peu à peu, cependant, la guérison lui était venue, et il était redescendu parmi nous. Il venait, lors de ces entretiens, de faire entendre son *Troisième Concerto* pour le piano (1). Et la Sirène lui avait fait place dans son Comité.

— Je suis flatté, m'avait-il dit. Un peu angoissé aussi. La solitude vous fait aisément oublier la règle du jeu des civilisés. Je suis d'autant plus flatté de l'attention du cher *Guide du Concert*, qui pense à me projeter sur l'écran, où j'ai vu passer ceux que je considère comme des maîtres : Milhaud, Prokofieff, Ferroud. Et l'amitié, leur amitié, me console de bien des choses.

Cependant, il aurait fallu un manque total de psychologie élémentaire pour ne pas voir, rien qu'au regard aigu, inquiet de Filip Lazar, combien certaines règles du jeu dont il parlait pouvaient le déconcerter encore ou le blesser. Ainsi ce *Concerto n° 3*, dont il venait de donner sa première audition.

— ... Ce *Concerto*, malgré ses imperfections d'exécution, reçut, certes, un accueil flatteur de l'ensemble de la critique. Alors, comment s'expliquer cet écho d'un quotidien qui l'« exécuta », lui, en un tournemain et en cinq lignes.

— Ne cherchez pas. Avez-vous lu Zola ?

— Ma foi, non ! Intéressant ?

— C'est selon. Tout de même, Zola vaudrait d'être lu, ne serait-ce que pour cette boutade-ci : « Tout celui qui écrit doit s'entraîner à avaler un crapaud frais chaque matin ».

— Je n'en suis pas encore là, mais je vais m'entraîner pour les concertis suivants.

— Bravo ! Concertis est un pluriel. Alors ?

— Alors, je compte jouer mon petit Bach. Je mets sur chantier un *Concerto* pour sept instruments, un autre pour batterie, un troisième pour deux violons.

— Les trois premiers étaient bien pour le piano ?

— C'est que, vous le savez, je fus d'abord pianiste. Je travaillai à Berlin, avant la guerre, avec Krehl et avec Castaldi. La guerre me fut pénible, douloureuse plus qu'à beaucoup. On ne se trouve que dans la souffrance. Je m'y découvris. C'est ainsi que, la paix venue, je détruisis une bonne part de ce que j'avais écrit jusqu'alors. Il est vrai que je renie aujourd'hui une bonne part de ce que j'ai écrit depuis. C'est que la vie est à monter et non pas à descendre, comme dit, je crois, un de vos poètes...



FILIP LAZAR

— Merci de ce rappel de mon grand Verhaeren.

— Tout artiste a le devoir d'aller du particulier au général, et de découvrir la « patrie humaine » dans le petit coin de sol qui est le sien. Si je n'accorde plus grande complaisance à ma *Suite valaque pour petit orchestre*, à ma *Suite pour le piano* ou à ma *Sonate*, ce n'est pas, comme on sembla me le reprocher parfois, que je veuille trahir ou renier ma chère Roumanie natale : on ne guérit, ni de son enfance, ni de sa patrie. C'est seulement que je tends de toutes mes forces vers une musique moins pittoresque, vers une musique plus purement « musicale ». Et certes, je ne suis pas le seul. N'est-ce pas là aussi bien l'évolution logique d'un Frokofieff, qui est un peu le Mozart de ce temps, que d'un Mihalovici, le plus sûr espoir de la jeune musique de mon pays ?

— J'en conviens, j'en conviens — tout en gardant, si vous voulez bien, une complaisance personnelle à votre *Sonate pour le piano* et à votre *Musique pour la radio*...

— ... que, chesse curieuse, je n'ai jamais entendue moi-même à un poste. Et cependant je fus longtemps un ténéfiste distingué, comme on dit. La T.S.F., c'est la musique non point des solitudes, mais des solitaires. Pas de friture à Davos ! Certes, les ondes auront un rôle considérable à jouer en musique, le jour où elles se libéreront de l'emprise publicitaire : cette libération est en route, du moins pour les postes officiels. Je viens d'en savoir quelque chose. Ce *Troisième Concerto* devait être rejoué devant un micro d'un grand poste. Malheureusement, ce micro était, ce jour-là, loué publicitairement. Et toute l'influence de l'infatigable P.-O. Ferroud, à qui la jeune musique doit tant, autant comme animateur que comme critique, autant comme critique que comme compositeur, ne prévalut point contre cela ! Le radio, voilà cependant une des seules façons qui nous resteront un jour pour nous faire entendre : le plus humble joueur de triangle est en train de devenir un mécène. Ce n'est point, croyez-le, que je doute de l'avenir de la musique. Elle est éternelle par essence : nous sommes tous d'accord là-dessus. Et Paul Dukas avait bien raison de parler d'une renaissance de la jeune musique française. Elle reste, cette musique française, la plus diverse, la plus riche, la plus vivante des musiques d'aujourd'hui. Il n'y a peut-être que la musique théâtrale pour être plus mal en point chez vous.

— Au fait, vous n'avez donc jamais rêvé de la scène ?

— Si fait, comme tout le monde. J'avais même presque terminé un petit ballet, *La Bouteille de Panurge*, d'après un scénario d'André Cœuroy. La guigne voulut que j'égaré le manuscrit. A la suite de quoi, Cœuroy préféra me confier autre chose.

— Et c'est ?... On peut savoir ?...

— Ce sont des *Images de Béatrice*, un drame lyrique en trois courts tableaux, d'après Shelley.

— Quand l'entendrons-nous ?

— Mon Dieu ! Je ne sais pas... qui sait, l'an prochain...



Mais l'avenir n'est à personne, ni l'an prochain, ni le prochain jour.

Il y a cinq ans que je poursuis ici cette petite galerie de musiciens. Comme Léo Sachs, comme Lucien Chevallier, comme P.-O. Ferroud, Philip Lazar, en me quittant, m'avait dit simplement :

— A bientôt.

JOSE BRUYR.